

avait rencontré : « Rien que des sangliers et Bruandet. »

Ils étaient rares, au moment où l'école de Boucher, tombée en enfance, invoquait un renouvellement, ceux chez qui le plus vif besoin de l'âme était la recherche du vrai. A l'heure même où Bernardin de Saint-Pierre voyait tant de choses sur un fraiseur, Bruandet sut voir que la nature n'est pas aussi mal dessinée que l'avait cru Boucher et son école, et, d'autre part, que le paysage n'est pas tout entier dans les nobles fictons du genre héroïque, si platement faussées par la réaction davidienne. Et c'est là ce qui sauvera son nom de l'oubli. Sa touche est molle et sans consistance; il lui manque souvent l'accent vif de la couleur, le jeu vibrant des clairs et des ombres; mais il fit de la recherche constante de la vérité son unique ambition. Il n'eut point d'imitateurs; ses efforts pour arracher le paysage à la déplorable tendance académique où le retenaient Valenciennes, Michallon et Bidault, restèrent infructueux; mais ses idées ont survécu. Reprises trente années plus tard, elles ont aidé à produire la magnifique efflorescence de paysagistes qui assigne à notre école moderne un rang élevé sur l'échelle de l'art. Paul Huet, Cabat, Jules Dupré, Théodore Rousseau, Français et Corot marquent ainsi la filiation artistique du pauvre Bruandet, de ce loyal artiste qui est passé près de la gloire sans l'atteindre.

Le peu que l'on connaît sur sa vie, on le doit aux patientes recherches de M. Asselineau (*Notice sur Lazare Bruandet*, Paris, Dumoulin, 1855). Nous y voyons qu'il naquit à Paris vers 1754 et y mourut en 1803, âgé par conséquent de cinquante ans. Il eut pour maître Roeser, paysagiste allemand fixé à Paris, puis Philippe Sarrasin, peintre français mort en 1795. Sa touchante biographie se résume en peu de mots. Comme il n'était ni riche ni protégé, il ne songea pas au voyage d'Italie et se contenta des sites que le bon Dieu avait mis à sa portée. Ses ateliers d'élection, c'étaient Fontainebleau, Vincennes, le bois de Boulogne et les Prés-Saint-Gervais. « L'obscurité de sa vie, son éloignement des honneurs académiques, dit M. Asselineau, témoignent de l'indépendance de son caractère et de son amour exclusif pour l'art... Bruandet était boiteux... Quelques personnes qui l'ont connu me l'ont représenté comme une espèce de « Lantara, vivant sans façon et sans souci, et fétant volontiers la bouteille. D'autre part, un amateur distingué, M. le baron de Vèze m'assure qu'il était fort aimable et de très-bonne compagnie. Mieux initiés aujourd'hui à la manière de vivre des paysagistes, nous pouvons conclure que Bruandet, plus habitué à vivre dans les bois qu'à la ville, préférerait le plaisir de l'intimité aux succès du monde. C'était probablement un bon vivant, plus soucieux de se tenir en joie et en santé que de se montrer dans les salons. » Un écrivain éminent et rompu aux questions d'art, M. Charles Blanc, dans l'*Histoire des peintres*, apprécie ainsi le talent et la manière de notre artiste : « Tous ses dessins, tous ses tableaux exhalent la senteur des bois. Le feuillage y frémit, l'air y frissonne. Il s'intéresse et il sait nous intéresser à une touffe de buissons épineux, à un vieux tronc de saule, à un fragment de roc éboulé... Il peignait volontiers le paysage d'automne, lorsque le temps est tranquille, un peu couvert, et que les feuilles rousses commencent à tomber. Il a mis dans ses tableaux, non-seulement la vérité frappante de l'aspect, mais un sentiment naïf et profond des choses rustiques et de la poésie des bois. » Tenons-nous-en à ce jugement, qui résume bien le sentiment intime, la poésie de la solitude, qui caractérisent les tableaux de Bruandet.

Malgré l'assertion du Catalogue du Louvre, qui l'aurait « peint souvent des vues de Paris, » son œuvre se compose en entier de paysages, dont la plupart ont figuré aux diverses expositions de 1791 à 1803. Ces toiles, assez nombreuses, sont disséminées aujourd'hui dans divers musées et collections d'amateurs, et attribuées très-souvent à d'autres qu'à lui. Nous citerons, parmi les principales : Musée du Louvre, n° 53, *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, toile acquise en 1846 et restée longtemps anonyme, bien que signée et datée 1785; Musée de Nantes, n° 37, *Vue prise dans le bois de Boulogne*, signé L. Bruandet; Musée de Grenoble, n° 25, *Intérieur de forêt*, signé en grandes lettres majuscules *Lazare Bruandet*, et enfin, à Marseille (musée Borély), un *Paysage*, avec figures de Demarne, dit le catalogue. Remarquons, à ce sujet, que, quand il mettait des figures dans ses paysages, il les faisait faire, probablement pour en faciliter la vente, par ses amis Taunay, Swoback et Debucourt. La Bibliothèque impériale possède de Bruandet dix-huit pièces gravées à l'eau-forte, dont trois seulement sont signées et où se reconnaît, par la vérité des détails, la main d'un fervent observateur de la nature. Guyot aîné et Boucher ont gravé trois ou quatre tableaux d'après Bruandet.

Nous ne sommes pas fâché de cette petite réhabilitation, et nous remercions MM. Charles Blanc et Asselineau, ainsi que notre compatriote M. Lobet, rédacteur en chef de l'*Yonne*, de nous avoir aidé dans ce travail de résurrection.

BRUANG s. m. (bru-an). Mamm. Nom malais de l'ours : *A une telle hauteur, il ne pa-*

raissait pas plus gros qu'un écureuil; mais ce n'en était pas moins un ours de Bornéo, un véritable BRUANG. (Le capitaine Mayne-Reid.) *Le BRUANG était en train de se régaler de feuilles d'areng, et les miettes de son repas jonchaient le sol au pied de l'arbre.* (Mayne-Reid.)

BRUANT s. m. (bru-an). Ornith. Genre de passereaux conirostres, comprenant une vingtaine d'espèces, dont la plupart sont fort communes en Europe. On dit aussi BRÉANT.

— **Encycl.** Ce genre de passereaux conirostres renferme des espèces d'assez petite taille, mais très-nombreuses en individus. Elles se nourrissent de graines, de baies et d'insectes. C'est surtout en été qu'on les trouve dans les régions du Nord; aux approches de l'hiver, elles émigrent pour la plupart vers les climats méridionaux. On les recherche comme gibier; plusieurs même doivent à la délicatesse de leur chair une réputation toute spéciale. Les bruants se divisent en deux groupes : les bruants proprement dits, qui ont l'ongle du pouce court et recourbé, et les bruants éperonniers, qui ont ce même ongle long et faiblement arqué.

Dans le premier groupe, de beaucoup le plus nombreux, on distingue les espèces suivantes : le bruant jaune, qui est commun dans toute l'Europe, surtout au printemps et en été, et habite les haies, les taillis, la lisière des bois, où il niche dans les touffes d'herbes; le bruant des haies ou zizi, qui se trouve abondamment en automne dans les provinces méridionales, et fait son nid près des buissons et aux bords des eaux; le bruant proyer, la plus grande espèce indigène, qui vit dans nos champs et nos prairies, durant toute la belle saison; le bruant fou, appelé quelquefois vulgairement oiseau bête, à cause de la facilité avec laquelle il donne dans tous les pièges, et qui est seulement de passage en France, mais se trouve plus fréquemment dans le midi de l'Europe; le bruant de roseau, qui habite toute l'Europe; enfin, l'espèce la plus célèbre du genre, qui est le bruant des jardins, plus connu sous le nom d'ortolan, bien renommé pour la saveur exquise de sa chair. Commun dans le midi de l'Europe, il ne se trouve guère dans le nord de la France que durant la belle saison; il y arrive par petites troupes, presque en même temps que les cailles et les hirondelles; il habite les vignes, les blés et les champs. Dans le midi, on élève et on engraisse les ortolans, qui forment un objet de commerce assez considérable. On les enferme pour cela dans une cage ou une chambre obscure, où on leur donne de l'avoine et du millet à discrétion. Ainsi privés d'exercice et abondamment nourris, ils prennent une telle quantité de graisse, qu'ils périraient infailliblement si l'on n'avait soin de les tuer à temps. Parmi les espèces exotiques, nous citerons le bruant à gorge noire, qui habite les îles Malouines.

Les bruants éperonniers, qui forment le second groupe, habitent l'Europe. Le bruant de neige se trouve, en été, dans les régions boréales; en automne et en hiver, il se répand en Hollande, en France et dans le nord de l'Allemagne. Le bruant des montagnes vit dans les mêmes pays, et se rencontre aussi quelquefois en Suisse. Il ne faut pas confondre ces derniers avec le gallinacé vulgairement appelé éperonnier.

BRUANT (Libéral), architecte, un des fondateurs de l'Académie d'architecture, vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il construisit l'Hôtel des Invalides, à la réserve du dôme qui couronne l'église et qui fut ajouté postérieurement par Jules-Hardouin Mansart. Il fut aussi associé à d'autres architectes pour la construction de divers édifices publics, notamment l'hospice de la Salpêtrière (avec Le Vau) et l'église des Petits-Pères (avec Le Muet). C'est sur ses dessins que furent construits l'église de la Salpêtrière (1657) et le château de Richmond en Angleterre (1662). Il avait composé un ouvrage : *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres*, dont le manuscrit a été perdu. Deux fils de Bruant et un de ses neveux furent également des architectes estimés.

BRUANTIN s. m. (bru-an-tain — rad. bruant). Ornith. Espèce de loriot de la Caroline, que l'on appelle aussi *mangeur de riz*.

BRUAT (Armand-Joseph), amiral français, né à Colmar en 1796, mort en 1855. Commandant du brick le *Silène* en 1829, et chargé de croiser devant Alger, il fut jeté sur la côte par une tempête et emmené prisonnier à Alger, d'où il eut l'heureuse audace d'envoyer à l'amiral Duperré une note sur l'état de la place. Délivré par la conquête française, il fit ensuite diverses campagnes, fut nommé capitaine de frégate en 1831, capitaine de vaisseau en 1838, fut successivement gouverneur des îles Marquises en 1843 et des établissements français de l'Océanie, commissaire du roi près la reine Pomaré, à qui il imposa le protectorat de la France, malgré les intrigues anglaises, préfet maritime de Toulon en 1848, gouverneur de la Martinique et de la Guadeloupe, où il eut à combattre à la fois les prétentions des esclaves nouvellement affranchis et celles des colons, irrités par cette grande mesure humanitaire. Nommé vice-amiral en 1852, il commanda une escadre de la flotte dans la mer Noire, pendant la guerre d'Orient, sous les ordres de l'amiral Hamelin, auquel il

succéda comme chef de la flotte en décembre 1854. Il prit une part brillante au siège de Sébastopol, à l'expédition de la mer d'Azow, à la prise de Kinburn, et à toutes les opérations de la guerre, fut promu au grade d'amiral, et mourut en mer alors qu'il revenait en France. — Mme Bruat, veuve du brave amiral, a été nommée, en 1856, gouvernante de la maison des enfants de France.

BRUAY, bourg et commune de France (Nord), canton nord-est d'arrondissement de Valenciennes, sur l'Escaut; pop. aggl. 2,369 hab. — pop. tot. 3,251 hab. Exploitation de houille, moulins à farine, brasseries, verreries, fabrication de sucre.

BRUBRU s. m. (bru-bru — onomat. du chant de l'oiseau). Ornith. Pie-grièche d'Afrique.

BRUC s. m. (bruk). Bot. Nom vulgaire de l'ajonc.

BRUC-MONTPLAISIR (René DE), poète français. V. MONTPLAISIR.

BRUCEUS (Henri), médecin et mathématicien flamand, né à Alost en 1531, mort en 1593 à Rostock. Après avoir professé les mathématiques à Rome, il prit le grade de docteur à l'université de Bologne, puis se fixa à Rostock, où il enseigna les mathématiques, tout en pratiquant la médecine. Ses principaux ouvrages sont : *Propositiones de morbo gallico* (1569, in-8°); *de Motu primo* (1580, in-12); et *Institutiones spheræ* (1584, in-8°).

BRUCCIOLI (Antoine). V. BRUCCIOLI.

BRUCE, nom d'une ancienne famille d'Ecosse, qui donna des rois à ce pays. Voir ci-dessous les principaux membres de cette maison.

BRUCE (Robert), comte d'Annandale, était fils de Robert Bruce, dit le Noble, et d'Isabelle d'Ecosse. Lorsque, en 1285, le roi Alexandre III mourut sans postérité, Robert Bruce se présenta, concurrent avec Bailleul, pour lui succéder. Chargé de choisir entre les deux compétiteurs, Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, se prononça pour Jean Bailleul. Celui-ci, après s'être fait couronner à Scone, se rendit auprès d'Édouard à New-Castle et lui jura foi et hommage. Cet acte de soumission, qui indigna profondément les Écossais, eut pour résultat de ranger les mécontents dans le parti de Robert Bruce. Commençant le péril de la situation, Bailleul résolut de secouer le joug qu'il s'était imposé lui-même, et déclara la guerre au roi d'Angleterre. Édouard essaya quelques revers, et offrit à Bruce la couronne d'Ecosse, s'il consentait à lui apporter l'appui de ses armes. Dominé par son ambition, Bruce combattit dans l'armée d'Édouard. Bientôt après, Bailleul, vaincu à Dunbar, fut fait prisonnier, envoyé à la Tour de Londres, et l'Ecosse fut asservie. Quant à Robert Bruce, lorsqu'il demanda à Édouard le prix convenu de sa trahison, celui-ci lui répondit : « Croyez-vous que je n'aie autre chose à faire que de vous conquérir un royaume ? »

C'est alors que William Wallace, un simple gentilhomme aussi pauvre que brave, enflammé d'une ardeur patriotique, parvint à réunir une armée, battit les Anglais, les expulsa de l'Ecosse, et fut nommé régent du royaume. Robert Bruce, qui avait abandonné la cause d'Édouard, vit encore une fois son ambition déçue par l'élévation de Wallace. Il accusa celui-ci d'aspirer à la royauté, et, non content de soulever contre lui les nobles écossais, jaloux aussi de la gloire du héros, il passa avec Jean Cumyn du côté des Anglais et assista, auprès d'Édouard I^{er}, à la sanglante bataille de Falkirk (1298), où Wallace fut vaincu. C'est alors que Wallace, poursuivi par Bruce, dont il n'était séparé que par la petite rivière du Carron, eut avec lui, d'une rive à l'autre, une explication à haute voix. Les historiens écossais rapportent que dans cette entrevue à travers un fleuve, Wallace montra tant de désintéressement et de patriotisme, que Robert Bruce, déjà travaillé par ses remords, fondit en larmes, s'humilia devant les nobles sentiments de son ennemi, et jura d'expier la funeste victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. En effet, n'écoutant plus que la voix du devoir, il revint définitivement à la cause nationale. Il mourut peu de temps après du chagrin tardif que lui causait la part qu'il avait prise aux malheurs de son pays.

BRUCE (Robert ou Robert I^{er}), roi d'Ecosse, mort en 1329, était fils du précédent. Depuis la bataille de Falkirk, la lutte avait continué avec des alternatives diverses entre les Anglais et les Écossais, lorsque, en 1305, Édouard I^{er}, délivré de l'héroïque Wallace, qu'il avait fait périr dans les supplices, revint à Londres après avoir soumis l'Ecosse. Parmi les seigneurs écossais qu'il amenait avec lui se trouvaient Jean Cumyn, qui avait été régent après Wallace, et le jeune Robert Bruce, alors comte de Carrick. Désireux l'un et l'autre de s'emparer du trône, les deux compétiteurs s'étaient secrètement rapprochés par leur commun désir de secouer le joug du roi d'Angleterre. Longtemps lurrés par ce dernier de promesses vaines, ils arrêtèrent un plan d'insurrection pour délivrer leur patrie. Mais Cumyn, qui espérait se débarrasser d'un rival et conquérir un trône par une trahison, livra les plans de Robert Bruce à Édouard. Un seigneur anglais, le comte de Gower, ami de Bruce, qui avait été instruit de la conduite de Cumyn, envoya à Robert une bourse remplie d'or et

une paire d'éperons. Bruce comprit le sens de ce message, se hâta de fuir, gagna l'Ecosse, arriva à Mabane, où il rassembla ses partisans, et, ayant intercepté un message décelant la trahison de Cumyn, qui était alors à Dumfries, il attaqua son ennemi et le tua de sa propre main.

Couronné roi d'Ecosse à Scone, sous le nom de Robert I^{er}, il remporta d'abord plusieurs avantages sur les Anglais; mais, battu à deux reprises par le comte de Pembroke, il se réfugia dans les îles Hébrides, pendant que ses trois frères étaient pendus et que sa femme était emmenée prisonnière à Londres. Malgré ces cruels coups du sort, Robert Bruce ne se découragea point. Il rassembla secrètement une armée, repartit en Ecosse, prit Carrick et Inverness, battit les Anglais, vit accourir les Écossais à son appel, et marcha contre Édouard I^{er}, qui mourut au moment où il arrivait aux frontières de l'Ecosse. Pendant que Bruce battait l'ennemi et l'expulsa de toutes ses positions, Édouard II, qui avait vainement sommé les nobles écossais de venir lui rendre hommage, assembla une formidable armée. Il rencontra Robert Bruce à Bannockburn (1314) et fut complètement battu. Après cette victoire éclatante, qui assurait l'indépendance nationale, Robert convoqua les États, qui lui donnèrent le titre de libérateur de la patrie et admirèrent l'hérédité monarchique dans sa famille.

S'étant rendu quelques années après en Irlande pour prêter l'appui de ses armes à son frère Édouard, devenu roi de ce pays, il vit son pays envahi par les Anglais; mais ceux-ci furent repoussés par les Écossais, qui, à leur tour, envahirent l'Angleterre et prirent les villes de Berwick et de York. Délivré des agressions extérieures, Robert eut à lutter bientôt contre les grands, qui, à la faveur des troubles, s'étaient emparés de propriétés appartenant aux communes et à la couronne. Il exigea qu'ils produisissent leurs titres de propriété. Quelques-uns d'entre eux, l'ayant environné un jour, tirèrent leurs épées en s'écriant : « Voilà nos titres de propriété. » Robert, qui avait acquis la preuve qu'ils voulaient livrer l'Ecosse au roi d'Angleterre, assembla une cour de justice, connue sous le nom de *parlement noir*, et les coupables, au nombre desquels se trouvait un neveu de Bruce, furent frappés de la peine capitale. Voulant profiter de ces dissensions intestines, Édouard II envahit de nouveau l'Ecosse. Robert le laissa s'avancer jusqu'au cœur du pays; puis, fondant sur les Anglais, il les tua en pièces à Byland. Lorsque Édouard III monta sur le trône d'Angleterre (1329), Robert entra dans ce pays avec une armée. Il contraignit Édouard à reconnaître l'indépendance de l'Ecosse et à donner en mariage sa sœur Jeanne à son propre fils David Bruce. Ce dernier mourut, après avoir régné glorieusement pendant vingt-quatre ans, laissant un nom consacré dans les traditions héroïques de l'Ecosse.

Bruce (Chanson de Robert), musique de Rossini. On sait le triste sort qu'eut la tentative de Niedermeyer quand celui-ci essaya d'arranger, sans le consentement de Rossini, la *Donna del Lago*, pour la scène française. Que la chute ait été ou non méritée, nous n'en devons pas moins une certaine reconnaissance à Niedermeyer, qui a fourni aux artistes français, très-peu versés jusque-là dans la langue italienne, l'occasion d'étudier et d'admirer les plus splendides morceaux de la partition italienne de Rossini.

Chan-tons i-ci jus-

- qu'à l'au-ro-re, Le plaisir seul est roi!

Que la beau-té sou-

- mette en-co-re Les vain-queurs

A sa loi! Oui!

c'est le plai-sir qui seul est

roi! Lors-que la

guer-re prend nos jours, Prend tous nos

jours, Gar-dons la nuit pour les a-

- mours, Gar-dons la nuit pour les a-

- mours! Chantons i-ci jus-